

L'inquiétante étrangeté du réel

Mauricio Segura

Number 71, Winter 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Segura, M. (2018). L'inquiétante étrangeté du réel. *L'Inconvénient*, (71), 5–6.

L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ DU RÉEL

C'est avec enthousiasme que nous vous présentons ce numéro de *L'Inconvénient* consacré aux nouveaux romanciers mexicains. Le Mexique est un pays qui vit à l'heure actuelle une sorte de nouvelle vague sur le plan littéraire ; nous avons donc réuni les auteurs de moins de cinquante ans qui nous semblent les plus prometteurs – le critère de l'âge s'est imposé car nous voulions éviter de présenter à nos lecteurs des écrivains qu'ils connaissent déjà. Cette sélection a été rendue possible par la collaboration précieuse de Daniel Saldaña París, l'un des auteurs retenus. Nos choix ont bien sûr été guidés par un autre critère d'importance, celui de la qualité des œuvres, et nous assumons toute la part de subjectivité que cela suppose. Nous sommes ravis du résultat qui, grâce aux belles traductions d'Alain Roy et de Charles Guilbert, révèle toute la richesse de cette littérature nationale, assurément l'une des plus dynamiques du continent américain.

Pour des raisons d'espace évidentes, nous présentons ces romanciers par le biais de la nouvelle. Ce choix se justifie d'autant plus que tous pratiquent à la fois le roman et ce genre plus court, sans préférence marquée pour l'un ou l'autre, et qu'ils se définissent avant tout comme des prosateurs. Il serait difficile (et présomptueux), en s'appuyant sur les nouvelles retenues, de tirer des conclusions générales sur la production novelistique mexicaine, marquée au sceau d'une diversité et d'une hétérogénéité grandissantes depuis quelques décennies déjà. Un trait commun semble néanmoins s'en dégager : aucun des auteurs ne cherche à mettre en scène des mondes fantastiques, ni des futurs dystopiques, encore moins des univers renvoyant à des références livresques explorées dans le cadre de jeux intertextuels, comme cela est souvent de mise de nos jours. Dans chaque nouvelle, nous avons au contraire les pieds ancrés dans une réalité sociale bien reconnaissable, avec ses codes, ses rituels et sa sociabilité particulière. En fait, tout se passe comme si les auteurs ne pouvaient ignorer le climat social difficile qui sévit au Mexique en ce moment (corruption gouvernementale, paupérisation, violence endémique), voire qu'il était impossible pour eux de ne pas s'en inspirer.

Ainsi, que le récit se déroule dans un monde rural (Yuri Herrera, Emiliano Monge), en milieu urbain (Laïa Jufresa) ou dans un autre pays que le Mexique (Valeria Luiselli, Daniel Saldaña París), les rapports sociaux et leur violence intrinsèque se trouvent au cœur de ces nouvelles. Les auteurs ne souhaitent pas tant « refléter » ces parcelles de réalité sociale, et encore moins les « dénoncer » ; ils s'en servent plutôt, m'a-

t-il semblé au fil de mes lectures, comme d'un matériau pour élaborer une réflexion à la fois sur la fiction et sur la condition humaine.

Parmi les cinq auteurs du dossier, Yuri Herrera est sans doute le plus connu des lecteurs francophones, puisque depuis son premier livre, *Les travaux du royaume*, Gallimard a publié toute son œuvre romanesque. Ses romans ont pour cadre la région nordique du pays, peuplée de migrants, de désaxés et de narco-trafiquants ; et par le fait même, ils s'appliquent à suivre la trajectoire de personnages écartelés entre tradition et modernité, dans des récits oscillant eux-mêmes entre le réalisme cru et la fable aux accents mythologiques. Dans sa nouvelle intitulée « La fête du samedi », l'auteur met en scène une conversation on ne peut plus banale entre deux hommes, dans un autobus qui ramène le protagoniste vers sa contrée natale. Les non-dits sont omniprésents tout au long du dialogue, remarquable de finesse, et qui joue sur plusieurs registres. Mais au fil du récit le ton s'envenime, et l'on s'aperçoit non seulement que le personnage qui oriente la narration est plongé dans la violence depuis des lustres, mais qu'il la génère. Devenu méfiant à l'égard du protagoniste, le lecteur s'interroge sur sa compréhension du récit, et sur ses propres préjugés. Yuri Herrera, dans ce bijou de concision, nous mène en bateau ; pour dire l'absurdité d'une réalité sociale sous haute tension, sa stratégie narrative frappe par sa cohérence et sa sagacité qui rendent tangibles la banalisation de la violence et son non-sens.

Emiliano Monge est l'auteur de trois romans et de deux recueils de nouvelles très remarquables au Mexique (dont *Les terres dévastées*, un roman récemment paru en français chez Philippe Rey). Dans un registre similaire à celui de Herrera, l'auteur s'attelle à décrire les drames qui se jouent dans ce Nord mexicain perçu comme une sorte d'enfer. Dans la nouvelle « Ce qu'ils ne peuvent pas nous dire », un couple, nouvellement installé dans un village, s'inquiète des comportements suspects de ses habitants. D'une part, l'homme et la femme n'interprètent pas de la même manière le va-et-vient de leurs voisins ; d'autre part, quand ils s'adressent aux habitants du lieu, ces derniers, comme s'ils ne se trouvaient pas dans la même dimension qu'eux, semblent ne pas les comprendre. Prenant le contre-pied de la « narcolittérature » (sous-genre de la littérature policière qui mise sur le récit réaliste traditionnel), l'auteur présente une série de scènes brèves où la tension est palpable, imbriquant les dialogues (en italique) dans le récit, comme pour rappeler au lecteur l'aspect précaire, voire arbitraire de toute narration.

Valeria Luiselli est sans doute l'auteure, parmi les cinq retenus, qui suscite les plus grands espoirs dans le monde éditorial tant états-unien que français. Dans

son roman *Des êtres sans gravité* (Actes Sud, 2013), une écrivaine mexicaine vivant à Mexico doit composer avec les aléas de sa vie familiale tout en se passionnant pour Gilberto Owen, un poète mexicain tombé dans l'oubli et ayant vécu à New York. Le roman explore avec humour et finesse l'emprise de la fiction sur le réel ainsi que notre prédisposition à vouloir vivre plusieurs vies. *L'histoire de mes dents*, paru en français cet automne aux éditions de l'Olivier, met en scène un commissaire-priseur qui se livre à un curieux subterfuge en vendant ses dents comme s'il s'agissait de celles de personnages célèbres (Platon, Pétrarque, Virginia Woolf...). Ici encore, la fiction vient infléchir le réel de manière inattendue, et la narration, ludique, explore les identités potentielles des personnages. Valeria Luiselli est probablement la plus « postmoderne » des auteurs présentés, dans la mesure où le ton, parfois franchement comique, ainsi que les nombreuses références littéraires la rapprochent d'un certain courant ibérique plutôt que des canons de la production mexicaine. Dans la nouvelle « Shakespeare, Nouveau-Mexique », les membres d'une famille mexicaine traversent les États-Unis pour aller travailler comme acteurs dans un village fantôme, transformé en attraction pour les touristes. Ils jouent des personnages de Mexicains tels que revus et corrigés par le western et la culture de masse américaine, et se voient ainsi contraints d'incarner une vision stéréotypée d'eux-mêmes. Cela donne lieu à un récit allégorique aigre-doux, savoureux, sur la condition de l'immigré, prisonnier du regard de son hôte.

Laïa Jufresa, dans la jeune trentaine, a publié un recueil de nouvelles et un roman, *Umami*, traduit en français en 2016 chez Buchet-Chastel et récemment repris dans la collection « Folio » de Gallimard. Elle y décrit un milieu urbain et décline les thèmes de la filiation, du deuil et de la mémoire collective, tout en usant d'une ironie bienveillante pour dépeindre ses personnages. La nouvelle « La jambe était notre autel » présente une jeune femme qui nage tous les jours dans une piscine près de chez elle, pendant que « la grande majorité de l'humanité, ou sa partie productive, est occupée ». Elle se surprend, au fil du temps, à aimer la compagnie des « vieilles » autour d'elle, dont une dame qui porte une prothèse à la jambe. L'auteure excelle à rendre étrange la réalité la plus triviale. Bien que le milieu dépeint ne soit pas marqué par la précarité, la compétitivité absurde et la violence implicite dans les rapports humains sont représentées au moyen d'une narration subjective, attentive aux rituels que nous inventons pour rendre le réel plus supportable.

Daniel Saldaña París, l'auteur le plus jeune de notre sélection (trente-deux ans), mène de front une œuvre de prosateur et de poète. Son roman *En medio de extrañas víctimas*, traduit aux États-Unis en 2016,

sortira prochainement en français aux éditions Métailié. Rodrigo, un homme passif, sorte de frère spirituel du Bartleby de Melville mais en plus cynique, travaille dans un musée comme fonctionnaire de la culture. Une autre trame narrative présente en parallèle un écrivain espagnol qui se rend dans une petite ville du Mexique pour y mener des recherches sur un écrivain boxeur. Il se passe peu de choses dans ce roman, mais l'auteur déjoue très habilement et avec humour les expectatives du lecteur, et s'applique à montrer la facticité des représentations dont le Mexique lui-même fait l'objet dans le regard de l'autre. Dans la nouvelle « Piñata », on retrouve le goût de l'auteur pour les personnages sans grande ambition. Il y est question d'un flirt entre une Madrilène féministe et excentrique et un jeune Mexicain qui mène des études dans la capitale espagnole. Tout comme Valeria Luiselli, Saldaña París aime désamorcer les stéréotypes liés au genre et à la nationalité ; en outre, il montre avec brio, dans une chute surprenante, que tout récit en apparence réaliste n'est qu'un subterfuge, un coup monté par l'auteur.

Au-delà de leurs différences de ton, les nouvelles de ce dossier présentent des recoupements thématiques évidents, dont celui, comme nous l'avons vu, de la violence sous toutes ses formes, qu'elle soit physique ou morale ; de manière peut-être plus significative encore, elles s'inscrivent toutes, à divers degrés, dans une sorte de faux réalisme. Le procédé est à peu près le même pour chaque nouvelle. En ouverture, le lecteur croit reconnaître les composantes du récit traditionnel ; mais au fur et à mesure du développement, il constate l'étrangeté des situations et l'importance de la subjectivité du protagoniste ; et, en dernière instance, souvent dans le dénouement, il assiste au démantèlement du récit et de son appareil illusionniste – seule astuce narrative possible, semblent nous dire ces prosateurs mexicains, pour traduire le fatalisme social dans lequel baigne leur pays.

En prime, nous vous présentons deux poèmes d'auteurs mexicains. Dans « Notes autour de la catastrophe zombie », Luis Felipe Fabre, auteur de trois recueils de poésie et d'un essai, explore des thèmes analogues à ceux des prosateurs ; il se demande à l'aide d'anaphores et de concaténations s'il est possible aujourd'hui de dire la violence sans recourir à la culture de masse, qui tend, comme on le sait, à tout rendre kitsch. Le second poème, « Angelina » de Paula Abramo (auteure du recueil remarqué *Fiat Lux*), de facture plus narrative, met en lumière les non-dits entre des personnages de classes sociales différentes pour rendre compte de la fracture sociale, en conjuguant oralité et analogies étonnantes.

Mauricio Segura